

Sortir

Au Festival Impatience, le jeune théâtre joue les lanceurs d'alerte

🕒 5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Joëlle Gayot

Publié le

Partager



Le Centquatre reçoit la 13e

édition du festival dédié au jeune théâtre. Cette génération tourmentée, vulnérable, malmenée, est plus résiliente qu'on ne le croit.

Des jeunes qui flirtent avec les théories du complot, cèdent aux sirènes fascistes, épousent les causes terroristes ; d'autres qui se heurtent aux lois des adultes ; d'autres encore dont la société ne sait que faire parce qu'ils sont différents. En convoquant sur ses plateaux une jeunesse tourmentée, vulnérable et malmenée, cette 13^e édition du Festival Impatience s'inquiète de l'avenir. Parmi les onze collectifs sélectionnés, six soulignent la fragilité des générations nées après l'an 2000. Fruit du hasard ou signe des temps ? Au fil des représentations proposées dans sept lieux franciliens partenaires de cette manifestation co-organisée par *Télérama* et le Centquatre-Paris, le théâtre va jouer les lanceurs d'alerte.

Les artistes à la manœuvre ont la trentaine. Ils ont franchi le passage au XXI^e siècle en adolescents conquérants. Mais le bonheur fuit leur route. Péril écologique, précarité, intégrisme, repli sur soi, peur de l'autre, et enfin cette interminable crise du Covid qui sème la maladie et la mort : quelles raisons auraient-ils de se réjouir ? Ce contexte anxiogène a sans doute aiguisé leur vigilance, les incitant à prendre, sur scène, une parole

responsable qui pointe les dangers plus qu'elle ne souhaite divertir. Une tonalité sombre qui n'engendre pourtant pas des spectacles déprimants. Même si cette 13^e édition sonne le glas de la désinvolture, l'humour n'en sera pas chassé.



Une jeunesse qui n'abdique pas

Les héros des fictions déployées portent sur leurs épaules des poids trop lourds pour eux. Adel est un autiste en butte à la rigidité d'institutions dépassées (*Vers le spectre*). Rudy se suicide à l'âge de 17 ans (*Loss*). Alex est une lycéenne sensible aux thèses

conspirationnistes (*La Théorie*), Hammad, un étudiant qui veut pulvériser les Twin Towers (*L'Homme qui tombe*). Dzitri, écolier noir, est humilié car il ne parle pas le français dans sa classe (*Transe-maître(s)*). Enfin, dans *Extrême / Malécane*, quatre jeunes fêtards bien de leur temps se laissent embrigader par des discours nationalistes. Paola Pisciotano, la conceptrice de ce projet, tire la sonnette d'alarme : « *J'ai enquêté pendant trois ans auprès de jeunes européens. Qu'ils soient enfants de prolétaires ou de riches bourgeois, la plupart ne savent plus distinguer la droite de la gauche. Certains ignorent ce qu'a été l'holocauste. Au pire, ils tiennent sans complexe des propos d'extrême droite. Au mieux, ils sont apolitiques. Ils sont le réceptacle parfait pour les pires rhétoriques.* » Ce tableau fait froid dans le dos. Et trouve des résonnances dans la mélancolie de Simon Mauclair, metteur en scène de *L'Homme qui tombe* : « *J'ai le sentiment de vivre au milieu de ruines. Au lieu d'ouvrir sur une humanité qui irait dans le bon sens, le XXI^e siècle est une somme de désillusions. Je pense nécessaire au théâtre de nommer la violence. Hammad, dans ses doutes et son errance, trouve du sens dans un lieu de culte et une fraternité dans une cellule terroriste. Pourquoi son cœur y est-il perméable ? Nous devons explorer cette zone grise de l'humain.* »



Si la jeunesse dérive et dérape, ce n'est pas une raison pour l'accuser ou l'exclure. Ses égarements résultent des fautes des aînés, parents ou grands-parents, qui lui lèguent un monde délétère. Les artistes trentenaires jouent donc le rôle de grands frères à l'écoute de leurs benjamins. Quitte, pour ce faire, à tendre l'oreille à l'inaudible. Marie Yan a commencé à écrire *La Théorie* à 25 ans, peu après les attentats parisiens de 2015. « *À un moment, rappelle-t-elle, où fleurissaient les théories du complot et où un gouvernement condescendant reprochait à la jeunesse d'y adhérer naïvement. Mais la sensibilité à ces théories raconte surtout une méfiance vis-à-vis des autorités. Par quels mécanismes intellectuels en arrive-t-on à croire à ces thèses ? C'est ce que j'essaye de montrer.* » Il ne s'agit pas de condamner ou de juger. Pas davantage d'opposer victimes et coupables. Sur les scènes d'Impatience, les adultes, eux aussi, ont du plomb dans l'aile.

**Ces écoles de théâtre qui veulent
mettre plus de diversité sur scène**
Sortir

« *Comment critiquer les institutions sans faire le procès de ceux qui y travaillent ?* » s'interroge Maurin Ollès, qui suit le parcours du jeune autiste Adel pour mettre en lumière les « *failles et les faiblesses* » de son entourage. « *Si les autistes sont bien les premiers à être affectés par un système qui dysfonctionne, je veux rendre hommage au personnel hospitalier qui lutte pour qu'ils soient bien traités.* » À 30 ans et des poussières, les artistes ont laissé la rage derrière eux. Ils ne veulent plus de ces révolutions utopiques dont l'histoire a prouvé qu'elles allaient dans le mur. Ils composent avec le réel et tentent d'améliorer ce qui peut encore l'être. Pas question, donc, de faire table rase du passé. Pour sortir des impasses, une solution : c'est aux enfants, aux adolescents, aux jeunes de prendre leur destin en main en devenant, à leur tour, les éducateurs de leurs parents. Ce processus, Noémie Ksicova l'applique à la lettre dans son spectacle *Loss*. Au suicide inexplicable du héros Rudy, elle répond par l'entêtement de son ex-petite amie : Noémie veut et va démontrer aux adultes que cette mort n'est pas synonyme d'oubli.



« On peut penser celui qui n'est plus là autrement que par son absence.

Contrairement à l'adulte qui accepte les injonctions et pour qui la perte est un vide, l'adolescent n'abdique pas. Il cherche chaque recoin de vivant. Je voulais donner raison à son obstination. » Cette jeunesse tourmentée, vulnérable, malmenée, est plus résiliente qu'on le croit. Elle résiste et avance stratégiquement ses pions. Dzitri, personnage principal de *Transe-maître(s)*, est humilié par son enseignant parce qu'il ne parle pas le français à l'école ? Qu'importe. *« S'il se dresse contre l'ordre établi, il passera néanmoins toute la pièce à fabriquer sa propre parole. »* Pour l'auteur, Elemawusi Agbedjidji, la langue de l'écolier sera « *un mélange* » où s'hybrideront l'éducation (la langue natale) et la contrainte (le français). N'allez pas croire que c'est un renoncement. Bien au contraire, c'est l'avenir.

À voir

Impatience 2021. Festival du théâtre

émergent. Réservation : 01 53 35 50 00.

Infos : www.104.fr Jusqu'au 16 décembre. De 6 à 12 € la place. Pass Impatience (accès à

tous les spectacles) : de 30 à 35 €.

Extrême/Malécane. Les 8 et 9 décembre,
20 heures. Théâtre 13 / Glacière. 103 A,
boulevard Auguste-Blanqui, Paris 13^e.

Transe-maître(s). Les 10 et 11 décembre,
19 heures.

L'Homme qui tombe. les 10 et 11 décembre,
21 heures. Théâtre de Chelles, place des
Martyrs- de-Chateaubriant, Chelles (77).

La Théorie. Les 15 et 16 décembre, 18h30 et
21 h30. *Vers le spectre*. Les 15 et 16 décembre,
21 heures. Plateaux sauvages, 5, rue des
Plâtrières, Paris 20^e.

théâtre

Joëlle Gayot

Contribuer

Partager



Contenus sponsorisés

par Outbrain |